

ménagères avaient manifesté, comme viennent de le faire les femmes de New-York, qui réclament au sein "de la ville la plus riche de l'Union", le droit au pain quotidien pour elles et pour leurs petits.

M. Pelletier s'en tient au Canada. Il constate, depuis 1914, une augmentation formidable des prix, une progression presque ininterrompue, qui semble avoir quelque chose de fatal, et qu'une série de graphiques démontrent d'une façon saisissante. Cela atteint d'abord et surtout le budget ouvrier, sur lequel les dépenses nécessaires de logement, de vêtement et d'alimentation pèsent de tout leur poids dans une proportion qui s'élève jusqu'à 90 p. 100 !

Ce phénomène économique a des causes, et qui sont multiples. M. Pelletier s'arrête sur chacune avec soin et conscience. C'est là un des premiers mérites de ce travail. Il n'est pas de l'avis de ceux qui, reprenant la théorie moyen-âgeuse de l'italien Davanzati qu'ils renouvellent assez heureusement, affirment, comme l'économiste américain Irving Fisher ou M. Stephen Leacock, que la cause principale, sinon même unique en temps normal, de la hausse des prix, réside dans une plus grande abondance de l'or que multiplient encore les formes nouvelles de crédit. La variation des prix, comme la variation du taux des salaires, est un résultat, une conséquence. Elle est conditionnée par un ensemble de forces agissant dans des directions diverses, souvent opposées, qu'il n'est pourtant pas impossible de retracer avec quelque sûreté sous la complexité et l'interdépendance des faits innombrables qui constituent la vie économique.

Parmi ces causes, il en est d'anciennes, que déjà M. Pelletier avait dégagées dans l'enquête qu'il menait en 1913. Elles tiennent à notre économie interne. On les pourrait entraver par des moyens appropriés d'où ne serait pas bannie une certaine énergie de la part des autorités, trop enclines à reporter les responsabilités sur des commissions qui maintiennent les espérances aussi longtemps que la crise dure et qui font rapport lorsqu'elle est passée. D'autres nous viennent de la guerre. Vingt millions d'hommes